

peur qui nous déposera, le soir, au terme de notre excursion.

Les terres du Nord sont loin, certes, me disait un compagnon de voyage, de valoir celles du Nord-Ouest ; mais encore qu'elles soient inférieures pour la culture du blé, peuvent-elles se recommander aux immigrants pour les cultures variées comme celles qui caractérisent la province de Québec, et surtout pour l'industrie du beurre et du fromage.

Cela m'a rappelé que le printemps de 1903 a vu le plus fort courant d'émigration sur le Canada qui soit jamais parti des îles britanniques. Tel est le nombre de colons établis au Nord-Ouest depuis six mois, qu'il vaudrait à lui seul de quatre à six représentants de plus à cette région dans le parlement fédéral, si, au lieu d'être répartie tous les dix ans, la représentation respective des provinces à Ottawa l'était tous les ans. A ce taux, dans dix ans, le Nord-Ouest aura au parlement fédéral autant de députés que la province de Québec.

La perspective n'est pas faite pour nous désoler, car la colonisation du Nord-Ouest ferait la fortune du pays tout entier. Mais il n'en est pas moins étrange de voir passer à travers notre province des milliers et des milliers d'émigrants qui tous se dirigent vers l'Ouest, sans nous laisser autre chose que de rares unités, qui s'arrêtent de préférence dans nos villes au lieu d'aller prendre des terres dans le Nord.

J'ai cru devoir demander l'explication de ce phénomène à mon interlocuteur — un homme qui suit de près les affaires publiques en notre pays.

—L'explication en est assez simple, me répondit-il : du moins pour ce qui concerne le fait particulier dont vous me parlez. Les émigrants venus d'Angleterre ne s'arrêtent pas chez nous cette année, parce que le gouvernement de Québec ne veut pas leur vendre des terres.

—Et pourquoi cela ? lui observai-je.

—Demandez-le à M. Parent, qu'il me répondit ; moi, je m'y perds.

Eh ! bien, je lui demande, à M. Parent, et publiquement encore : Au nom de quel saint avez-vous donné instruction aux commissaires des terres, dans la province de Québec, de ne pas concéder de lots aux colons, cette année ? r. s. v. p.

* * *

Finis le portage de la Grande Chute ; et la navigation de recommencer en amont, à travers un pays encore plus beau que celui à travers lequel nous venons de passer. Je n'ai pas voulu prendre congé de l'homme préposé au transbordement sans le photographe, lui et sa petite famille, composée de onze enfants. Au temps de Voltaire, c'était du Nord, paraît-il, que leur venait la lumière en France ; de nos jours, au Canada, c'est du Nord que nous vient la population.

Les paysages se déroulent, tous plus enchanteurs les uns que les autres. J'en kodacque quelques-uns au passage ; celui de Notre-Dame de la Salette, par exemple, n'a-t-il pas de quoi tenter la palette de l'un de nos artistes canadiens ?

J'eus pu aller ainsi jusqu'à Notre-Dame de Laus, où nous serions arrivés à la tombée de la nuit ; j'ai préféré mettre pied à terre à Val des Bois, pour me payer le luxe d'une excursion en voiture dans l'intérieur, par l'une des plus belles après-midi qu'on put rêver.

Il y a certes dans la province de Québec des routes qui laissent à désirer. Celles de la région de la Lièvre, qu'il m'a été donné de parcourir, feraient honneur aux paroisses de la rive sud du Saint-Laurent, réputées pour l'excellence de leurs chemins vicinaux. Il n'y a pas, après tout, à s'en étonner autrement. La région de la Lièvre, en effet, est une succession de plateaux séparés les uns des autres par des chaînes de montagnes à travers lesquelles on trouve mainte passe facile. Celui que j'avais pris pour terme de mon excursion contient, d'un seul tenant, huit cents arpents bien comptés, aussi plans que la commune de Laprairie, pour ne pas dire aussi plans qu'une table de billard, et sans même un caillou de la grosseur du poing pour tenir lieu de bille.

L'heureux propriétaire de ce beau domaine est un Français bien connu à Montréal, qu'il habitait encore l'an passé, M. Bertin, ci-devant du Club Saint-Antoine, et de l'agence de collection de la rue Gosford.

* * *

De certaine correspondance entretenue naguère avec les gens du Nord, il m'était resté dans

l'esprit qu'ils avaient cru un temps aux loups que, pour ma part, je mettais avec les serpents à sonnettes au compte de la légende canadienne.

—Des loups, me répond M. Bertin, mais vous n'avez qu'à vous éloigner de quelques arpents dans la montagne, cette nuit, pour les entendre hurler en chœur.

—Allons donc, lui dis-je ; ce sont des chiens qui ont mal tourné.

—Si peu des chiens, me répond-il, que le gouvernement donne une prime de je ne sais combien de dollars pour leur extermination, et que voici une descente de lit faite de la robe de l'un de ces fauves.

Le soir venu, je n'eus rien de plus pressé que d'aller, en compagnie d'un guide, me mettre à l'affût, un fusil à la main, à quelques milles de la maison.

O la grandeur de ces concerts des Laurentides, la nuit !

Placé comme je l'étais dans une gorge assez étroite ouvrant d'une part sur un découvert de quelques arpents, ayant pour toute végétation des jeunes pousses de l'année, et d'autre part sur un lac, abreuvoir d'occasion des hôtes de la forêt et repaire naturel de maint oiseau à patte palmée, sans parler des grenouilles qui pululent dans les rives marécageuses, je dus m'y reprendre à cinq fois pour distinguer entre les coassements de batraciens, les couacs de canards, les hululements de chouettes, les frou-frou de perdrix, les bramelements de chevreuil, les glapissements de renard, et, peut-être, autant que j'ai pu les discerner, des grondements d'ours. Des hurlements de loups, rien pendant une heure ou moins ; puis soudain, comme si mon affût avait été découvert par un rôdeur, j'entendis, du côté opposé au lac, comme un appel d'éclaircie à des patrouilles de douaniers opérant de conserve dans les environs. Alerte ! avait semblé dire la voix en question.

Pour peu élevé qu'avait été le cri, il suffit encore à interrompre le concert qui m'avait charmé jusque-là. Et, dans l'accalmie soudaine qui se fit tout autour de moi, je perçus distinctement sous bois, dans le lointain, le bruit que feraient en courant des chiens appelés à la curée. Il en arrivait évidemment des fauves de tous les points du découvert, sur lequel s'ouvrait en entonnoir la gorge dans laquelle j'étais posté.

* * *

Un nouvel appel semblant signifier cette fois : "Les voilà !", et, eu lieu du concert en sourdine qui m'avait tant charmé quelques minutes auparavant, j'entendis un chœur de vociférations, qui m'aurait fait frémir si je n'avais connu la courtoisie des loups.

Ils étaient là, comment dire ? vingt, trente ou quarante fauves, aboyant, hurlant, avec l'air de s'encourager les uns les autres à faire bon marché des deux chasseurs, mais pas un d'eux n'est venu près de nous que d'un arpent.

De ma vie je ne me suis fait engueuler de pareille façon.

Les loups n'ont jamais été, paraît-il, aussi nombreux que cette année dans la région de la Lièvre. La raison en serait-elle les feux de forêts qui ont sévi tout le printemps sur la rive nord de l'Ottawa, et changé pour cela l'habitat des fauves de l'intérieur ? C'est assez vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en maint endroit, des colons ont trouvé, le matin, tous leurs moutons étranglés dans les champs, et que d'autres doivent, par prudence, faire entrer leur troupeau à la bergerie, tous les soirs.

Mais, d'hommes dévorés par les loups, en a-t-on jamais signalé dans le Nord ? Rarement ; et pour ceux-là à qui la chose est arrivée, c'est qu'ils étaient blessés ou qu'ayant perdu la tête, ils avaient tenté de fuir, avec toute la meute à leurs talons. Pour ma part, quand j'eus entendu à mon gré le concert que faisaient les fauves, je n'eus qu'à lâcher un coup de fusil dans leur direction pour mettre fin à leur engueulement, quitte à eux de le recommencer une heure plus tard, mais de si loin qu'il semblait venir des confins mêmes de l'horizon.

* * *

Quarante-huit heures durant j'ai été l'hôte de M. Bertin, mais j'en ai bien passé quarante à courir les bois, à grimper les montagnes et à pêcher les lacs.

Que d'eau ! Que d'eau ! pourrais-je dire avec MacMahon. Du sommet de certain pic appelé le Pain de Sucre, à cause de sa forme particulière

rappelant absolument le cône classique cher aux épiciers, j'ai compté, dans un rayon de moins de cinq milles, une douzaine de lacs au moins, scintillant comme des miroirs.

Beau pays ! ai-je dit déjà. Beau surtout pour les touristes, qui ne semblent guère s'en douter. Je dois faire exception, toutefois, pour ceux d'Ottawa, qui s'y rendent, à l'automne, avec des meutes bien dressées. Ceux-là sont des sportsmen aux instincts quelque peu sanguinaires ; mais de vrais touristes, épris simplement de grand air, de beaux paysages, et, par-dessus tout, de cet affranchissement momentané du conventionalisme ennuyeux des villes, non, on n'en voit guère de ce côté. Aussi, est-ce pour eux que j'ai cru devoir jeter sur le papier ces quelques impressions de voyage.

Pour moi, la Lièvre est la plus belle région qui soit dans la province de Québec ; que les touristes aillent la voir et ils m'en diront des nouvelles. Qui sait même si leur témoignage n'ira pas jusqu'à confirmer sérieusement dans l'Histoire la prétention que j'ai émise pour rire en cet article : que c'est moi qui en ai été le découvreur.

JULES GRIFFARD.

Montréal, septembre 1903.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LA JEUNESSE

Souvenez-vous que le temps nous entraîne dans sa course rapide, sans que nous nous en apercevions, et que les plus belles et les meilleures années nous échappent les premières. Pourquoi donc ne pas redoubler d'ardeur afin de pouvoir en quelque sorte égaler la vitesse du temps ? Les meilleures choses passent promptement, les mauvaises restent. Comme ce qui sort d'abord d'un vase est ce qu'il y a de plus pur, et ce qu'il y a de plus pesant reste au fond, de même le premier âge de la vie est le meilleur. Faut-il que les jeunes gens soient assez aveugles pour ne tirer aucun avantage du présent, et remettre tout à l'avenir ! On dirait qu'ils s'imaginent qu'à tout âge ils seront propres aux mêmes choses. Ils ne songent pas qu'il en est des facultés de l'esprit comme de celles du corps ; que la vieillesse affaiblit également l'un et l'autre ; qu'elle nous poursuit toujours ; et que tel qui se dit jeune la sent déjà s'appesantir sur sa tête.



LE DERNIER BOUCHON DE CHAMPAGNE